

Toutes les fins de mois, monsieur Jacques se rendait au commissariat de Malceny où une charmante policière le prenait par le bras pour l'accompagner et s'assurer qu'il puisse retirer sa pension de retraite au distributeur automatique bancaire sans faire de mauvaises rencontres. Sur le chemin, ils échangeaient sur le temps, sur la vie, ou ce qu'il en restait. Elle lui parlait alors de son fils qui ratait sa quatrième et de son type qui n'aimait pas qu'elle soit flic. Aurait-elle été si agréable si elle avait connu le secret du vieil homme. Si elle avait su ce qu'il cachait dans l'armoire de sa chambre ? Pas le revolver avec la boîte de cartouches. Mais le reste. Les photos et les articles. D'y penser donna soudain envie à monsieur Jacques de se replonger dans ses souvenirs. D'un coup il eut hâte de se défaire de sa garde du corps et d'être de retour dans sa maison. Monsieur Jacques vivait seul dans une belle bâtisse à l'écart de Malceny, après la forêt de Blagneux. C'était un ancien corps de ferme, rénové avec goût, isolé au milieu des champs. Il y avait même une piscine couverte.

Huit boîtes à chaussures, toutes pleines. Huit boîtes, huit meurtres. Avec les coupures de journaux soigneusement découpées et les photos-souvenirs qu'il avait prises lui-même. De retour chez lui, monsieur Jacques sortit les boîtes et avec nostalgie, il relut les articles, s'attarda sur les clichés. On y voyait des jeunes femmes mortes, étranglées. Une activité qui lui manquait, un hobby qu'il avait pratiqué sur plus de dix ans. Il avait bien fallu qu'il laisse passer du temps entre ses crimes, il avait fait preuve de patience et de prudence. Ce passe-temps, il l'avait arrêté voilà cinq ans, à soixante-sept ans. En effet, lors du dernier assassinat, il avait bien failli être pris malgré toutes les précautions dont il s'était entouré. Ce qui était en cause, c'était sa vivacité, il n'était plus assez alerte. Sa proie avait failli lui glisser entre les doigts. Il avait dû en tirer les conséquences et ne plus prendre de risques. A son âge, il n'allait quand même pas finir sa vie en prison.

Néanmoins, il se verrait bien en commettre un petit dernier. Malgré le contenu des boîtes à chaussures, ses souvenirs s'affadissaient au fil du temps. La vieillesse y était sans doute pour quelque chose. Oui, il avait besoin de sentir encore une fois ce contact si particulier avec une victime, il fallait qu'il remette ça. Mais aurait-il encore assez de force ? Etrangler une jeune femme en pleine possession de ses moyens, cela demande une sacrée débauche d'énergie. Et si son pauvre cœur lâchait en pleine action ? Il aurait l'air malin. Pourtant, l'étranglement, c'était sa marque de fabrique, c'est là qu'il prenait son pied. Il ne se voyait pas changer de modus operandi. Le pistolet ? C'était juste une diversion, au cas où. Si leurs investigations amenaient des enquêteurs jusqu'à lui, et en imaginant que leurs soupçons les poussent à perquisitionner, ils tomberaient sur ce pistolet pour lequel il n'avait pas de

permis. Pourquoi quelqu'un qui possède une arme non déclarée irait trucider des femmes en les étranglant ? Il écoperait d'une amende pour possession d'arme non autorisée mais cela l'innocenterait à coup sûr des meurtres. Ils n'iraient pas chercher plus loin. Mais cela ne s'était pas encore produit. La police avait classé les affaires avant d'arriver à lui, faute d'indices. Par contre, il faudrait qu'il trouve une vraie cachette pour ses boîtes, il ne serait pas très prudent de les laisser dans l'armoire.

Des fourmillements qu'il connaissait bien, autant dans les mains que dans sa tête, son cœur qui s'accélérait : la sensation de manque se faisait chaque jour plus prégnante. Il allait devoir passer à l'action, son impatience allait se remarquer. Madame Dufret, l'épicière, lui avait même demandé s'il n'avait pas gagné au loto des fois, tellement il paraissait guilleret. Ce qu'elle prenait pour de l'allégresse, c'était de la fébrilité, il fallait agir. Il n'avait pas envie de passer des mois à trouver et observer une cible. Il avait ce qu'il fallait sous la main : Anne Prassint, la fliquette, ferait l'affaire. Dans son entourage immédiat, c'était la personne qu'il connaissait le mieux. Elle lui avait beaucoup parlé d'elle, il lui faudrait peu de temps pour peaufiner un plan. Il récapitula ce qu'il savait sur elle, prenant méticuleusement des notes. Un pavillon dans le lotissement des Acacias, au n° 16, le gamin, comment s'appelle-t-il déjà ? Un de ces prénoms anglais, Dylan ? Ryan ? Non, Bryan ! En quatrième d'après Anne Prassint, donc sans doute scolarisé à Paul-Eluard, le seul collège de Malceny. Et son compagnon, Jean-Paul, courtier en assurances, souvent sur les routes, souvent absent avec des horaires imprévisibles. Monsieur Jacques tourna la page de son calepin. En haut de la suivante, il inscrivit « Anne Prassint » et commença à aligner les renseignements qu'il avait glanés au cours de leurs promenades mensuelles :

- *policière au commissariat de Malceny*
- *la quarantaine*
- *sportive, s'entraîne au club des flics, musculation, home-training*
- *ravitaillement à la supérette du centre, parfois au grand supermarché de la ville voisine*
- *loisirs : lecture, mots croisés, tir dans un club, cinéma*
- *1 jour de repos dans la semaine, en plus du dimanche, jour variable*

Monsieur Jacques s'arrêta. Rien qu'avec ce début de liste, sa raison lui soufflait de ne pas aller plus loin. Anne était costaud, elle se défendrait, il risquait d'avoir le dessous. En même temps, il cherchait le point faible, l'angle d'attaque. Son crayon tapotait machinalement la dernière ligne, marquant le mot « repos » de petits points noirs. Par ailleurs, un autre point vulnérable à exploiter, c'était son mouflet, ce Bryan qui lui causait du souci. Monsieur

Jacques aimait ce temps de préparation, aussi important que celui de la réalisation, dans un autre genre de plaisir. Là, c'était une satisfaction intellectuelle, élaborer un plan, tout calculer, tout prévoir, c'était sa vie qu'il jouait et bien sûr, accessoirement, celle de sa victime, mais c'était le jeu. Un jeu dangereux, où la partenaire ne se doutait de rien, ne connaissait pas les règles mais où elle serait un acteur essentiel, passif, mais indispensable.

Sa vie, parfois, monsieur Jacques en faisait le bilan. Il avait travaillé dur, gagné pas mal d'argent. Il avait une bonne retraite, c'est pour cela qu'il avait demandé au commissariat quelqu'un pour l'accompagner, ça faisait pas mal de pognon chaque mois. Il vivait seul, ne dépensait guère. Quand il était entrepreneur, il avait souvent eu des problèmes avec son banquier. Des gens incompetents, sans humanité, qui ne comprenaient même pas qu'un prêt, c'était un investissement qu'ils récupéreraient au centuple. Il en avait conçu une telle méfiance vis-à-vis de ces institutions, qu'une fois à la retraite, il ne voulait plus avoir affaire à elles. Il préférait garder son magot chez lui, un trésor qui, mois après mois, prenait de l'ampleur, déjà trois grosses valises, dans le bas de son armoire.

Après une bonne nuit de repos, sans cauchemar, un plan commença à prendre forme dans son esprit. Monsieur Jacques, en bon psychopathe, ne savait pas ce que signifiaient le remords, la culpabilité ou la contrition, Cela ne faisait pas partie de son vocabulaire. Pas plus que l'empathie. Cela ne le gênait en aucune façon de savoir qu'il allait liquider une jeune femme, une mère de famille, une policière qui s'occupait de lui une fois par mois, attentionnée et sympathique.

La fin du mois arriva. Le même rituel recommença. Monsieur Jacques se gara devant le commissariat puis, escorté par Anne Prassint, il se dirigea vers la banque. Il en profita pour lui soutirer quelques informations supplémentaires qui pourraient lui être utiles. Ainsi il apprit que la semaine suivante, son jour de congé serait le jeudi. Anne paraissait inquiète, tendue. Toujours des problèmes avec son gamin, expliqua-t-elle, il aurait racketté un de ses camarades au collège. Elle était convoquée à Paul-Eluard le jeudi suivant, son jour de congé justement. Monsieur Jacques réfléchissait vite, il sentait qu'il tenait peut-être là l'occasion qu'il lui fallait.

« — Moi aussi, je suis inquiet dit monsieur Jacques tandis qu'ils revenaient vers sa voiture et le commissariat.

— Quel est votre problème ? Si je peux vous aider ?

— Eh bien j'ai l'impression que quelqu'un m'a suivi durant ce mois passé. Un homme grand et maigre que j'ai surpris à plusieurs reprises à rôder près de chez moi.

— Si cela se reproduit, n'hésitez pas à m'en faire part. On fera des patrouilles. »

Le piège se mettait en place, monsieur Jacques chantonnait au volant de sa voiture. Il avait hâte d'être à jeudi.

Anne Prassint était convoquée au collège à dix heures. A l'heure dite, elle se présenta devant l'établissement, sous l'œil gourmand de monsieur Jacques qui l'attendait, discrètement garé au bout de la rue. Il se trouvait là depuis neuf heures, il n'avait pas réussi à connaître l'heure du rendez-vous. Il se réjouissait de ne pas être obligé de patienter jusqu'à la fin de l'après-midi. Dans la poche gauche de son pardessus, il caressait la lanière qui lui permettrait bientôt d'accomplir son crime. Il avait perfectionné son outil, lui adjoignant deux poignées métalliques qui lui permettaient d'avoir une meilleure prise. Il s'était entraîné sur des poteaux de bois. Les deux manettes décuplaient ses forces, Anne ne pourrait pas se défendre, elle serait bien trop occupée à essayer de reprendre son souffle. Fébrile, il vérifia une nouvelle fois son appareil-photo. La batterie était chargée, il était opérationnel. Monsieur Jacques se repassa le film de ce qui allait advenir, comme ces champions qui visualisent les gestes à accomplir avant de s'élancer sur la piste. Il s'assura que ses gants étaient en parfait état, puis il les remit dans sa poche droite.

Anne Prassint, sortie du collège, s'apprêtait à remonter dans sa voiture quand elle entendit un véhicule s'arrêter à sa hauteur.

« — Monsieur Jacques, que faites-vous là ?

— Bonjour, madame Prassint, je rentrais chez moi et je vous ai aperçue. Je peux vous demander un service ?

— Que vous arrive-t-il ?

— Eh bien, c'est cet individu dont je vous ai parlé l'autre jour. Il est encore venu rôder. Vous voulez bien me raccompagner chez moi ? Vous n'avez qu'à me suivre avec votre voiture. »

Sur la petite route déserte qui traverse la forêt de Blagneux, Anne suivait sans méfiance la Peugeot de monsieur Jacques, laissant ses pensées vagabonder. Soudain, elle vit les feux de détresse, monsieur Jacques se gara sur le bas-côté, à proximité d'un chemin forestier qui s'enfonçait entre les arbres. Anne s'arrêta derrière lui. « Je ne sais pas ce qu'il se passe. Mon tableau de bord s'illumine comme un sapin de Noël, on dirait que le moteur chauffe ». Déjà monsieur Jacques enfilait ses gants et ouvrait le capot. Son plan était simple, le coup de la panne tout bête. Il reposait sur deux éléments : que personne ne se pointe sur cette route, mais il y avait peu de risques. Et puis, une fois le capot ouvert, que Anne se penche sur le moteur, il se glisserait alors derrière elle et ensuite... Pour attirer Anne dans son piège, monsieur Jacques s'avança lui-même sous le capot levé. Il devina qu'elle s'approchait à son tour.

Anne n'avait rien prémédité mais l'occasion était trop belle. Le capot se rabattit lourdement sur monsieur Jacques. Elle ne lui laissa pas le temps de récupérer, elle l'ouvrit et le referma violemment cinq ou six fois, de toutes ses forces. Il s'affaissa. Anne lui enleva ses gants et se les enfila. Puis elle acheva le travail en étranglant consciencieusement monsieur Jacques. Elle le traîna sur le siège passager de la Peugeot et elle démarra. Le tableau de bord ne signalait aucune anomalie. Elle s'enfonça dans le sous-bois pour y abandonner la voiture et le vieux. Elle récupéra le trousseau du tableau de bord, la clé de la maison de monsieur Jacques s'y trouvait sûrement. Elle fouilla quand même les poches du cadavre par acquit de conscience. La lanière de cuir équipée de poignées l'intrigua. A quoi pouvait bien servir ce truc-là ? Elle la remit dans le pardessus, il n'y avait pas d'autre clé. Elle essuya le capot où elle avait dû laisser ses empreintes et revint à sa voiture.

La fouille de la maison ne lui prit que quelques minutes. Elle trouva ce qu'elle cherchait dans une armoire. Il y avait là des boîtes à chaussures, des souvenirs auxquels Anne n'accorda que peu d'importance, pas plus qu'au pistolet. Ce qui l'intéressait se trouvait en bas du meuble, trois grosses valises pleines de billets. Elle n'en prit que deux, sinon ses collègues penseraient au crime crapuleux, elle préférerait qu'ils s'orientent vers le crime gratuit, la mauvaise rencontre. Elle referma à clé, pas d'effraction. Elle se doutait que le vieux devait avoir un beau magot, mais là, c'était inespéré. Elle avait hâte de rentrer chez elle pour compter les liasses. Elle savait déjà à quoi elle utiliserait cet argent : une bonne école privée pour Bryan, avec une stricte discipline pour le remettre dans le droit chemin et en faire quelqu'un d'honnête. Et puis quand les choses se seraient tassées, elle démissionnerait de la police, pour faire plaisir à Jean-Paul.